

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I. — ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu ? parce que je soupire,  
 Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire !  
 Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité  
 S'imagine...

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,  
 Princesse ; aucun de nous ne serait téméraire  
 Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :  
 Je vois votre mérite et le peu que je vauz,  
 Et ce rival si cher connaît mieux ses défauts.  
 Mais, si tantôt ce cœur parlait par votre bouche,  
 Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,  
 Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,  
 Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.  
 Si c'est présomption de croire ce miracle,  
 C'est une impiété de douter de l'oracle,  
 Et mériter les maux où vous nous condamnez,  
 Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.  
 Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme ;  
 Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité  
 Des termes obligeants de ma civilité.  
 Je l'ai dit, il est vrai ; mais, quoi qu'il en puisse être,  
 Méritez cet amour que vous voulez connaître.  
 Lorsque j'ai soupire, ce n'était pas pour vous ;  
 J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux ;  
 Et ce sont les effets du souvenir fidèle  
 Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.  
 Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti ;  
 Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire,  
 Ce cœur, pour qui le vôtre à tous moments soupire,  
 Ce cœur, en vous aimant indignement percé,  
 Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé ;  
 Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,  
 Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.  
 Ah ! princesse, en l'état où le sort nous a mis,  
 Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils ?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,  
 Faites ce qu'il ferait s'il vivait en lui-même ;  
 A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :  
 Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas ?  
 S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,  
 Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.  
 Une seconde fois il vous le dit par moi :  
 Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.

Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère

Vous fait, en l'acceptant, méconnaître une mère ?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,  
 Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre âme ;  
 Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame ;

Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang  
 Que la nature enferme en ce malheureux flanc.  
 Satisfaites-vous-même à cette voix secrète  
 Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :  
 Exécutez son ordre ; et hâtez-vous sur moi  
 De punir une reine et de venger un roi :  
 Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévère,  
 Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.

De deux princes unis à soupiner pour vous  
Prenez l'un pour victime et l'autre pour époux  
Punissez un des fils des crimes de la mère,  
Mais payez l'autre aussi des services du père ;  
Et laissez un exemple à la postérité  
Et de rigueur entière et d'entière équité.  
Quoi ! n'écoutez-vous ni l'amour ni la haine ?  
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?  
Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas ! prince !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaignez ?

Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère :  
Le combat pour mon âme était moins dangereux  
Lorsque je vous avais à combattre tous deux :  
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;  
Je vous bravais tantôt, et maintenant je tremble.  
J'aime ; n'abusez pas, prince, de mon secret :  
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;  
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue  
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.  
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,  
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.  
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :  
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;  
Vous l'avez fait renaitre en me pressant d'un choix  
Qui rompt de vos traités les favorables lois.  
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange :  
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ;  
Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner,  
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :  
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende,  
Votre refus est juste autant que ma demande.  
A force de respect votre amour s'est trahi.  
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi ;  
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance  
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.  
Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,

Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais,  
Prince, en votre faveur je ne puis davantage :  
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,  
Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,  
Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.  
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère  
Que le trône me donne ou vous ou votre frère.  
Attendant son secret vous aurez mes désirs ;  
Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs :  
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,  
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrais-je de plus ? son bonheur est le mien ;  
Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien.  
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende :  
Je bénirai le ciel d'une perte si grande ;  
Et, quittant les douceurs de cet espoir flottant,  
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,  
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,  
Mon amour... Mais adieu ; mon esprit se confond.  
Prince, si votre flamme à la mienne répond,  
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,  
Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

SCÈNE II. — ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.  
Tu viens de vaincre, amour ; mais ce n'est pas assez :  
Si tu veux triompher en cette conjoncture,  
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature ;  
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments  
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,  
Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses  
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.  
Voici la reine ; amour, nature, justes dieux,  
Faites-la-moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

## SCÈNE III. — CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Eh bien, Antiochus, vous dois-je la couronne ?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je périrai si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,  
 Vous vous êtes laissé prévenir par un frère ;  
 Il a su me venger quand vous délibérez,  
 Et je dois à son bras ce que vous espérez.  
 Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;  
 C'est périr en effet que perdre un diadème.  
 Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,  
 Étonnant, incertain, et triste pour tous deux ;  
 Je périrai moi-même avant que de le dire :  
 Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main,  
 Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;  
 Votre seule colère a fait notre infortune.  
 Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :  
 Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments  
 Nous jette la rigueur de vos commandements.  
 L'aveu de cet amour sans doute vous offense :  
 Mais enfin nos malheurs croissent par le silence ;  
 Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,  
 S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.  
 Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède !  
 Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?  
 Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connaître

Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPATRE.

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?  
 Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aïeulle  
 Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?  
 Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;  
 Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir.  
 Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,  
 Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?  
 Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,  
 Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;  
 Le désir de régner eût fait la même chose ;  
 Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose,  
 Nous devions aspirer à sa possession  
 Par amour, par devoir, ou par ambition.  
 Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire ;  
 Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère :  
 Et, cette crainte enfin cédant à l'amitié,  
 J'implore pour tous deux un moment de pitié.  
 Avons-nous dû prévoir cette haine cachée  
 Que la foi des traités n'avait point arrachée ?

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir  
 Des hontes que pour vous j'avais su prévenir,  
 Et de l'indigne état où votre Rodogune  
 Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.  
 Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups,  
 En sauraient conserver un généreux courroux ;  
 Et je le retenais avec ma douceur feinte,  
 Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,  
 Ce torrent de colère et de ressentiment  
 Fût plus impétueux en son débordement.  
 Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,  
 Je commande, menace, et rien ne vous irrite.  
 Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,  
 N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;  
 Vous ne considérez ni lui ni mon injure ;  
 L'amour étouffe en vous la voix de la nature :  
 Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés ;  
L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

CLÉOPATRE.

Non, non ; où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.  
Nous périrons tous deux s'il faut périr pour vous ;  
Mais aussi...

CLÉOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périssez, périssez, votre rébellion  
Mérite plus d'horreur que de compassion.  
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,  
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;  
Et je triompherai, voyant périr mes fils,  
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien ! triomphez-en, que rien ne vous retienne :  
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne ?  
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir ;  
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir :  
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,  
Et noyer dans mon sang toute votre colère !  
Mais si la dureté de votre aversion  
Nomme encor notre amour une rébellion,  
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes  
Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes.

CLÉOPATRE.

Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !  
Que bien plus aisément j'en saurais triompher !  
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence :  
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance :  
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;  
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.  
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.  
Rodogune est à vous aussi bien que l'empire ;

Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'ainé :  
Possédez-la, rénez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !

O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !  
Je rends grâces aux dieux qui calment votre haine.  
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai résisté,

La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.  
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,  
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! je triomphe donc sur le point de périr !  
La main qui me blessait a daigné me guérir !

CLÉOPATRE.

Oui ! je veux couronner une flamme si belle.  
Allez à la princesse en porter la nouvelle ;  
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé :  
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !  
Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de moments  
Sont autant de larcins à vos contentements ;  
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,  
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés  
A vous donner en nous des sujets couronnés.

## SCÈNE IV. — CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère !

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

CLÉOPATRE.

Quoi ! lâche, tu pourrais la perdre sans regret,  
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée,  
Elle dont tu plaignais la perte imaginée !

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,  
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,  
La douleur d'un amant est également forte,  
Et tel qui se console après l'instant fatal  
Ne saurait voir son bien aux mains de son rival :  
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ;  
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre ;  
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu  
Par rang ou par mérite à sa flamme était dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mère  
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?  
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connaître et la faire avorter ;  
J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage  
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi ; mais quel autre intérêt  
Nous fait tous deux ainés quand et comme il vous plaît ?  
Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice  
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice ;  
Et que du même amour dont nous sommes blessés  
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez ?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce,  
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,  
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,  
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonneriez donc ces chaleurs indiscrètes :  
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites ;  
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,  
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux :

Le respect me défend d'en dire davantage.  
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,  
Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi  
Qu'amitié pour mon frère et zèle pour mon roi.  
Adieu.

## SCÈNE VII. — CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable ?  
Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable ;  
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils  
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.  
Quoi ! sans émotion perdre trône et maîtresse !  
Quel est ici ton charme odieuse princesse ?  
Et par quel privilège, allumant de tels feux,  
Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôter tous les deux ?  
N'espère pas pourtant triompher de ma haine :  
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.  
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi  
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi :  
Mais n'importe ; mes mains sur le père enhardies  
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;  
Leurs jours également sont pour moi dangereux ;  
J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux.  
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent :  
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.  
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir.  
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.  
Allons chercher le temps d'immoler nos victimes,  
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.